

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 4.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1989, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 26 MAI 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

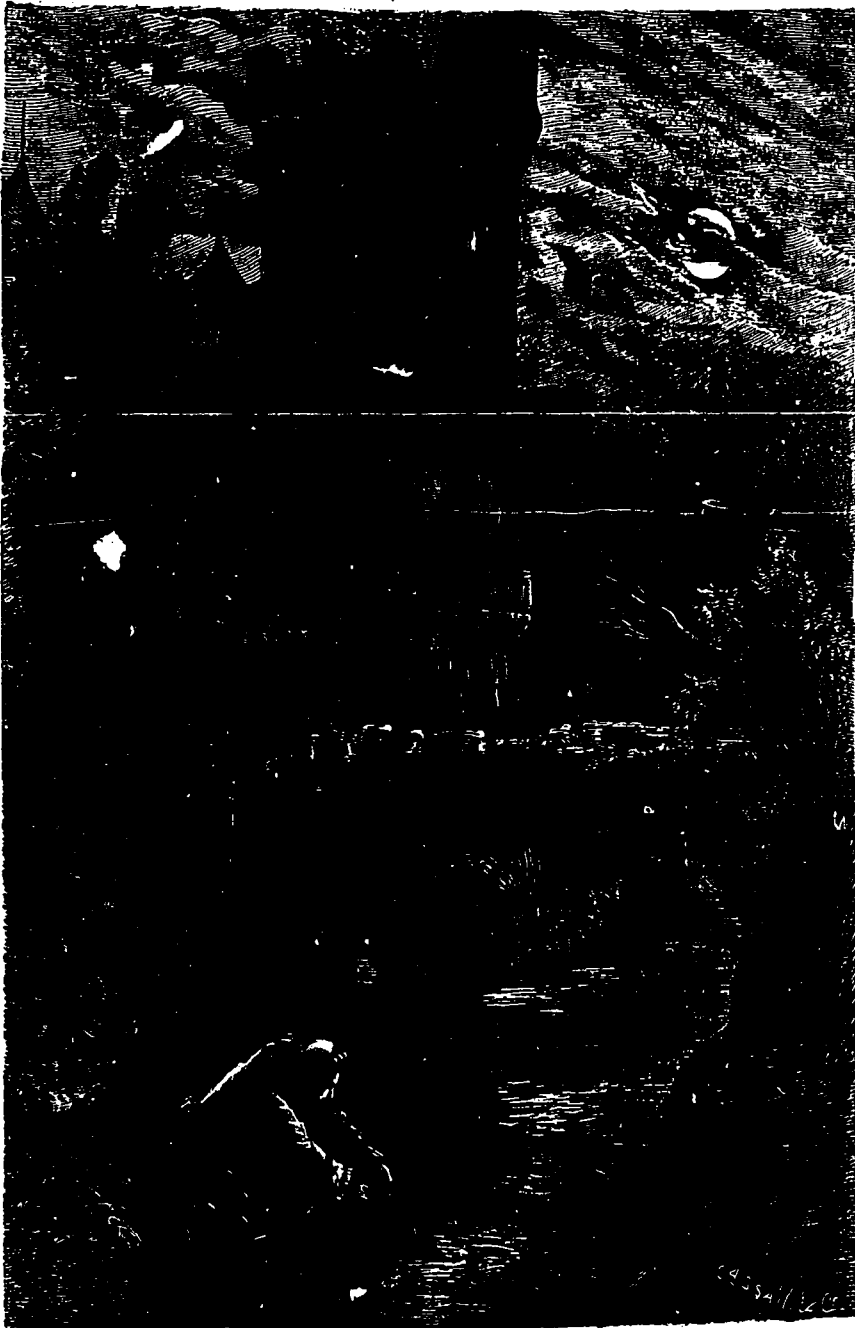
IV

(Suite.)

Et avec la furie d'un jeune homme, il sauta sur son cheval et d'un violent coup d'éperon le lança au galop dans l'avenue.

Tandis qu'Edouard, stupéfait et confondu, reprenait lentement le chemin du salon, le comte d'Erbray continuait sa course folle. Par sa rapidité même, elle lui fouettait le sang et entretenait son excitation. Il le sentait et ne songeait point à s'en défendre.

Si étrange qu'il ait pu paraître son emportement, il n'était ni le résultat d'une de ces colères sourdes et longtemps comprimées que le moindre prétexte suffit à faire éclater, ni l'explosion d'un de ses accès d'humeurs fréquents chez les vieillards irascibles. Il avait de



Puis cette irritation, un autre motif la lui rendait encore précieuse. Depuis la mort de sa femme, survenue la nuit même de l'assassinat de Lalande, il n'avait pas pénétré dans les appartements de son château de Montbrun. Les volets en étaient demeurés toujours clos, comme s'ils eussent abrité du jour quelque sombre et terrible mystère, et la solitude en était à peine troublée de loin en loin par le pas discret et presque craintif, du vieux domestique commis à sa garde.

A peine le comte, aux époques toujours fort distantes l'une de l'autre où il s'y rendait pour donner ses ordres, s'arrêtait-il un instant dans le pavillon du garde-chasse. La vue même du château lui était pénible,

S'agenouillant pour atteindre le niveau de l'eau, il poussa le paquet au large (P.40, c.1.)

graves et sérieuses causes et son irritation avait été d'autant plus vive, que, ne pouvant les avouer, il avait dû, en cherchant une mauvaise querelle au colonel, mettre les torts de son côté. et après avoir rapidement parcouru les jardins et les bois pour indiquer les travaux nécessaires, il se hâta de repartir et s'éloignait comme soulagé d'un poids énorme.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis vingt ans, il allait franchir ce seuil dont une force invisible semblait jusqu'alors avoir repoussé son pied. Il allait pénétrer dans ces appartements déserts, mais pour lui peuplés de souvenirs et y demeurer seul pendant toute une longue nuit en face, non pas de ces vagues et pâles fantômes qu'évoque une imagination oratoire, mais de ceux mille fois plus terribles, que fait surgir la conscience troublée et auxquels elle prête sa voix vengeresse.

Et ce n'était pas volontairement, dans un de ces accès de délire où le coupable, stimulé par l'aiguillon du remords, court de lui-même audevant de son supplice, c'était conduit par une impérieuse et inévitable nécessité qu'il s'y rendait.

De sang-froid, malgré l'énergie qu'il puisait dans son indomptable orgueil, son cœur eût défailli peut-être en face d'une pareille tâche. Mais dans l'état d'agitation où l'avait jeté sa querelle avec d'Availles, il n'était point de danger ou d'ennemi qu'il ne fût prêt à affronter. Il éprouvait même une sorte de hâte d'en finir avec les angoisses qui, pendant toute cette journée, l'avaient torturé, et son impatience se révoltait contre les obstacles du chemin qui parfois l'obligeaient à retenir un instant l'élan de son cheval ou à ralentir la rapidité de sa marche.

Au bout de deux lieues, cependant, il s'arrêta de lui-même. Le château de Montbrun venait de lui apparaître. C'était une sombre construction gothique située sur les bords du Chier, au fond d'un pli de terrain dans lequel elle était comme enfouie. Enveloppée d'ombre, elle semblait alors plus triste que jamais, presque sinistre, avec le large fossé qui l'entourait de son eau verdâtre et dormante, et sa noire ceinture de bois à haute futaie.

Un instant le comte d'Erbray contempla le château d'un regard hésitant et troublé. Puis sentant, sans doute, que plus il attendrait, plus fléchirait son courage factice, par un effort désespéré sur lui-même, il lança son cheval en avant.

Quelques minutes après, il entra dans la cour du château. Mettant aussitôt pied à terre. Il s'approcha du pavillon où logeait le vieux domestique, seul gardien du château, et frappa aux volets. Puis, n'obtenant pas de réponse, il appela d'une voix impérieuse.

Déjà couché, le vieillard sauta à bas de son lit en reconnaissant la voix de son maître et ouvrit avec empressement. Mais lorsqu'il reçut l'ordre de préparer sur-le-champ l'appartement du comte, sa surprise fut si vive qu'il demeura un instant immobile et stupéfait. Toutefois, sur un geste irrité de son maître, il s'inclina respectueusement et se hâta d'obéir.

Tandis que son domestique exécutait ses ordres, le comte alla lui-même aux écuries attacher son cheval. Puis, ce soin rempli, il se dirigea vers le château. Au moment où il en franchissait le seuil, le vieux portier reparut avec un flambeau et se mit en devoir d'accompagner son maître. Mais le comte lui prit la lumière des mains et lui faisant signe de le laisser seul.

— Jean, dit-il, demain matin à cinq heures vous viendrez m'éveiller. Je veux visiter le château avant la venue des ouvriers et j'aurai besoin de vous.

Le vieux domestique s'éloigna sans répondre et regagna son pavillon après avoir refermé la porte derrière lui. Le comte, demeuré seul, n'hésita pas. Devant lui s'étendait un large escalier en pierre conduisant aux étages supérieurs. Il le frau-

chit d'un pas rapide, bien que le flambeau tremblât dans sa main mal assurée et qu'il fût facile de voir que la solitude et le silence qui régnaient autour de lui l'impressionnaient péniblement.

Arrivé au premier étage, il traversa un large palier et s'engagea dans un corridor au bout duquel sa chambre était située. Là, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, ému sans doute aussi à l'idée d'affronter les souvenirs que cette pièce allait lui rappeler, avant d'ouvrir la porte, il s'arrêta un instant. Enfin il entra.

Cette chambre, la sienne au temps où il habitait le château, était une grande pièce dont l'aménagement était en parfait accord avec l'aspect froid et triste. Un immense lit à baldaquin, tendu d'épais rideaux, de lourdes tapisseries à personnages ondoyant au moindre souffle qui s'engouffrait dans la cheminée, ou filtrait par les interstices des fenêtres, des meubles massifs et disgracieux dont la richesse n'avait d'égale que l'incommodité, tout, par un air de sévérité et de roideur guidée qui sentait l'apparat, glaçait l'âme et mettait mal à l'aise.

Préparée à la hâte, elle gardait de nombreuses traces de l'abandon où on l'avait laissée. La poussière couvrait de son voile grisâtre les tentures fanées par le soleil ou déteintes par l'humidité; les meubles, disjointes par le temps, minés par le sourd travail des vers, craquaient au moindre ébranlement. Il n'était pas jusqu'à l'atmosphère douceâtre et confinée qu'on y respirait qui ne produisît une sensation pénible.

Tout d'ailleurs était à la même place, presque dans le même état qu'il y avait vingt ans, et le comte eût pu se croire au lendemain du jour où il avait quitté le château.

Il s'était avancé jusqu'à la cheminée pour y déposer son flambeau. Ravivés par ce muet mais éloquent langage des objets extérieurs, qui parle si vivement à l'âme, les souvenirs du passé se pressaient en foule dans son imagination. Un instant il en fut comme accablé, et s'accoudant sur le marbre, il laissa tomber sa tête dans ses mains. Quelque chose comme un sanglot étouffé avait convulsivement soulevé sa poitrine.

Mais sa défaillance fut courte. Il se redressa, pâle encore du combat intérieur qu'il venait de livrer, mais maître de lui-même et résolu. Lentement, sans manifester la moindre émotion, il prit deux pistolets qu'il avait apportés roulés dans son manteau, en fit jouer la batterie pour s'assurer qu'ils étaient en état, puis, les glissant dans une poche inférieure de son habit, il sortit de la chambre.

Il avait laissé son flambeau sur la cheminée. Mais son imagination s'était tant de fois promené dans ce château dont son pied n'osait franchir le seuil que les moindres détours lui en étaient restés familiers. D'ailleurs, la lune projetait de loin en loin dans les corridors, par les vitres étroites des fenêtres, une lumière assez vive pour qu'il lui fût facile de s'y guider, trop vive même à son gré, car cette clarté lui semblait importune.

En sortant de sa chambre, du corps de logis principal où elle était située, il s'était dirigé, par un long corridor, vers une des ailes du château, la plus sombre et la plus solitaire, abritée qu'elle était des regards curieux et du soleil par une vieille et haute futaie de chênes dont la lisière s'avancait presque jusqu'au rebord des fossés.

Il marchait d'un pas rapide et saccadé, comme s'il eût eu

hâte de traverser ce passage obscur. A l'extrémité se trouvait une porte, il l'ouvrit doucement et pénétra dans une galerie alors alternée d'ombre et de lumière, la clarté qui tombait des fenêtres y traçant à intervalles égaux de larges espaces étincelants entre lesquels flottait un ombre rendue d'autant plus épaisse par le contraste. La partie la plus lointaine en était plongée toute entière dans la nuit, sauf en un point où, sur le parquet, une étroite et haute fenêtre traçait son losange lumineux,

Comme le comte d'Erbray pénétrait dans la galerie, un bruit sourd retentit sur le parquet, à l'extrémité opposée. On eût dit un bruit de pas. En même temps, une forme vague et indécise, ressemblant à une forme humaine, glissa presque insaisissable dans les ténèbres.

En attendant ce bruit, le comte avait tressailli. Puis soudain il s'était arrêté. Un tremblement convulsif agitait tout son corps, le tremblement d'une insurmontable épouvante. D'instinct sa main s'était portée tremblante à son habit, cherchant ses pistolets, tandis que son regard, dilaté par l'horreur, suivait dans la nuit la marche de cette ombre vague qui semblait traverser la galerie.

Tout à coup, émergeant de l'ombre, elle entra dans le faisceau lumineux qui jaillissait de la fenêtre. C'était la forme d'un homme enveloppé dans un manteau.

Un cri sourd s'échappa de la gorge du comte, un râle étouffé. La forme alors se détourna et d'un air grave, presque menaçant, fit un pas vers lui.

Le comte recula, les traits décomposés par une horrible agonie ; il étendit les mains comme pour repousser le fantôme dont il croyait déjà sentir l'étreinte, et tout son orgueil tomba, terrassé par l'invincible cri qui s'éleva de sa conscience, à la vue de cette muette apparition.

—Grâce, Lalande, grâce ! cria-t-il d'une voix étouffée.

Mais, épuisé par tant d'émotions successives, il était à bout de forces. Un nuage passa devant ses yeux qui lui déroba la vue de tout ce qui l'entourait, ses jambes fléchirent sous lui, et il chancela un instant, comme pris de vertige.

Au bout de quelques secondes, toutefois, une réaction se fit, déterminés par la violence même de l'émotion. Son sang, qui avait reflué à son cœur avec tant de violence qu'il avait failli l'étouffer, reprit son cours suspendu ; la mémoire lui revint avec la vie, et d'un regard encore troublé, il chercha la forme qui naguère se dressait devant lui. Elle avait disparu.

Alors l'orgueil qui était sa faiblesse et sa force, se réveilla tout entier. Un flot de sang empourpra ses traits livides ; il se redressa, honteux de son remords comme d'une faiblesse, et d'un mouvement févreux il s'élança à la poursuite de l'apparition. Sa main qui tromblait encore, mais de rage, avait sans peine trouvé ses pistolets, et la fièvre de la colère l'armait d'une vigueur inaccoutumée. L'idée qu'un imposteur s'était joué de sa crédulité et avait été témoin de sa faiblesse, le mettait hors de lui, et il voulait châtier le misérable, quel qu'il fût.

Arrivé au bout de la galerie, il promena un regard autour de lui. A droite, du côté où l'apparition s'était montrée, se trouvait un étroit couloir conduisant à une chambre fermée ; à gauche s'étendait un long corridor sans issues. Ils étaient déserts l'un et l'autre.

La forme humaine s'était-elle donc jetée dans une des chambres auxquels ils donnaient accès ? Le comte voulut s'en assurer. Il alla résolument vers la pièce située à l'extrémité du couloir et l'ouvrit. Elle était vide et manifestement inhabitée. Il revint aussitôt sur ses pas et pénétra dans le corridor. Deux portes s'y trouvaient, toutes les deux fermées, dont le vieux domestique seul avait la clef. Qu'était donc devenue l'apparition ? Nul abri n'existait où elle eût pu se cacher, nulle issue ouverte à sa fuite et cependant elle s'était évanouie. Devant cette disparition inattendue, la colère du comte tomba. Il s'arrêta, et dans son regard inquiet et hagard, reparurent une partie des terreurs qui naguère l'avaient si violemment agité.

—Je ne me suis pas trompé, cependant, se dit-il, et c'est bien lui que j'ai vu tout à l'heure, à la même place où il m'était apparu il y a vingt ans, avec le même air de menace et de reproche. Les morts peuvent-ils donc vraiment sortir de leur tombe et se montrer aux vivants ? Que me veut-il alors et pourquoi ne parle-t-il pas ? Est-ce un avertissement ?... N'importe, je suis trop avancé maintenant pour reculer, et ni lui ni personne ne m'arrêtera.

Et prenant une clef qu'il avait apportée, il la glissa dans la serrure de la porte la plus éloignée de la galerie. Avant d'ouvrir, sa main hésita un instant, Non qu'il redoutât de se trouver soudain en face de cette forme si étrangement évanouie, mais d'autres souvenirs l'arrêtaient.

C'était là qu'avait vécu, dans la retraite et les larmes, la mère d'Edouard, la sœur de Lalande. C'était là qu'elle était morte et qu'un soir, accouru pour lui dire un dernier adieu, mais arrivé trop tard, il n'avait pu serrer qu'un cadavre dans ses bras. Cette scène déchirante, que tant d'autres étaient venues, la même nuit, compliquer de leur mystérieuse horreur, par un mirage d'imagination, elle s'était brusquement retracée devant ses yeux. Cette morte, dont il n'avait pu recueillir le pardon, il lui semblait qu'il allait la revoir sur son lit d'agonie, endormie du dernier sommeil.

D'un mouvement brusque, il ouvrit la porte et entra. Il avait senti que le meilleur moyen de dissiper tous ces fantômes, était de marcher délibérément à leur rencontre.

Dans cette chambre si redoutable pour lui, et pourtant d'apparence si simple et si chaste, quelques pâles rayons de lune, filtrant par les interstices des volets, transformaient les ténèbres en une ombre pâle et mobile, pleine de douceur et d'indécision.

Il la traversa d'un pas rapide, sans jeter un seul regard autour de lui, et ouvrant une porte située à l'un des bouts de l'alcôve, il pénétra dans une petite pièce, moitié oratoire, moitié cabinet de travail, où bien souvent jadis la comtesse d'Erbray était venue dérober aux regards malveillants ses douleurs et ses larmes.

La lumière y tombait obliquement et en toute liberté, d'une fenêtre haute et grillée, et l'emplissait d'une clarté assez vive. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, le comte respira plus librement. Cependant, si les souvenirs qu'il lui coûtait le plus d'affronter étaient traversés, sa tâche n'était pas achevée.

En face de l'entrée, se trouvait une sorte de bahut curieusement travaillé, et incrusté d'émail et de bois précieux, il l'ouvrit, puis faisant jouer un ressort, il découvrit, derrière le

rayons, un tiroir assez habilement dissimulé. Pêle-mêle et dans un désordre qui trahissait la négligence ou la précipitation avec laquelle ils y avaient été déposés, s'y trouvaient différents objets : un vieux portefeuille en maroquin, un habit d'uniforme, et, roulé dans une chemise, un pistolet d'arçon.

Le comte, qui avait pâli en reconnaissant ces objets, prit le portefeuille d'abord et le fit disparaître dans une de ses poches. Puis avec une répugnance visible, il tira les autres objets du tiroir. Lorsqu'il eut levé l'habit, il se déploya à demi, et çà et là, sur les revers d'une couleur sombre et unie, des taches jaunâtres et pareilles à de la rouille, apparurent comme des taches de sang séchées et vieilles. Sur le devant de la chemise, d'une blancheur mate et jaunie, quelques taches semblables tranchaient aussi par leur teinte plus foncée.

Le comte les aperçut sans doute, car il était devenu livide, et, avec une hâte évidente, il roula le pistolet et la chemise dans l'habit et du tout fit un paquet qu'il attacha solidement. Puis, refermant le bahut et dissimulant avec un soin méticuleux toute trace de son passage, d'une main il prit le paquet, de l'autre un des pistolets chargés qu'il avait apportés et s'engagea dans un escalier dérobé qui ouvrait dans le cabinet.

Il le descendit au milieu des ténèbres les plus épaisses, mais d'un pas assuré, tant lui en étaient connus les moindres accidents. Au moment où il posait le pied sur la dernière marche, l'air vif et frais de la nuit, le frappant au visage, l'avertit qu'il était arrivé. Il poussa une porte et se trouva au pied même du château, sur le bord du fossé de ceinture, à quelques pas d'une arche qu'on avait, du vivant de la comtesse, jetée sur la douve pour que, par cet escalier dérobé, elle pût gagner de sa chambre les jardins et les bois sans traverser le château et ses cours intérieures.

Légerement ridée par le vent, l'eau des douves, grossie par les pluies de l'hiver, clapotait le long de la pierre à quelques pouces au-dessous des pieds du comte. Devant lui, par delà le fossé, la lisière de la futaie s'étendait sombre et haute, faisant face aux murs du château, et l'étroit espace enserré entre ces deux murailles de pierre et de verdure était plongé dans une obscurité si profonde, qu'à peine le comte apercevait-il confusément le bord opposé de la douve.

Rassuré par ces ténèbres et par le silence profond qui régnait autour de lui, il détacha doucement de la base dégradée de l'arche une lourde pierre à demi descellée déjà, et, à l'aide d'une corde, la suspendit au paquet.

S'agenouillant alors pour atteindre plus facilement le niveau de l'eau, il fit glisser la pierre dans le fossé et d'un mouvement brusque, avec une visible horreur, il poussa le paquet au large. Ce dernier glissa un instant à la surface, puis entraîné tout à coup par le poids de la pierre, il s'engouffra sans bruit. L'eau, subitement écartée, bouillonna un instant en se refermant sur l'espace qu'il avait ouvert, puis rien ne troubla plus sa surface unie, sauf la brise qui de son souffle caressant y soulevait çà et là de légères ondulations.

Le comte, qui était demeuré les yeux fixés sur l'endroit où le paquet avait disparu, leva alors la tête.

—Là du moins, dit-il, personne ne s'avisera de venir le chercher.

Et, se redressant, d'un regard inquiet et soupçonneux il parcourut la lisière de la forêt. Le silence y régnait dans la

nuit. Ses yeux se portèrent ensuite sur une tour qui faisait saillie et dont quelques-unes des fenêtres plongeaient jusqu'au pied de l'arche qui l'abritait. Tout à coup il pâlit.

A la fenêtre la plus haute, dont les vitres miroitaient, frappées en plein par la lune, le vif éclat de la lumière s'était brusquement obscurci, et, derrière, il avait cru voir passer comme une ombre. Une horrible anxiété le saisit. Immobile et le regard rivé sur la fenêtre, pendant quelques minutes, il attendit.

Mais les vitres étincelaient d'une clarté toujours égale, et sûr enfin qu'il avait été victime d'une illusion ou d'un de ces jeux de lumière qui produisent le passage d'un nuage léger sur le disque de la lune, il eut un sourire de dédain et de triomphe, et regagna lentement l'escalier.

Rien ne troubla son retour. Il traversa sans hésitation, sinon sans frémissement intérieur, la chambre de la comtesse, en refermant doucement la porte, puis, franchissant le corridor et la galerie, il atteignit enfin sa chambre à coucher. Sa lumière y brûlait toujours, posée sur la cheminée.

Lorsqu'il entra dans cette clarté, si vive et si nette à côté des ténèbres et des ombres qu'il venait de parcourir, il sentit s'évanouir le monde fantastique qui l'avait obsédé et se dissiper toutes ses craintes. Il s'enferma, puis, le verrou tiré, il prit le portefeuille qu'il avait conservé, en exhuma quelques papiers jaunés et se mit à les examiner attentivement.

Cette lecture acheva sans doute de le rassurer, car, lorsqu'elle fut terminée, il fit quelques tours dans la chambre et, redressant la tête d'un air de joie et de menace.

—La dernière preuve est détuée, se dit-il, et de ce passé maudit il ne reste rien, plus rien que le souvenir ! Cependant, soutenu par le crédit du colonel d'Availles, le témoignage du chevalier de Langoat est pu peser d'un grand poids. Mais par la querelle que je lui ai faite, j'aurai bientôt chassé le premier, et ensuite l'argent aura raison du second, ou il faut qu'il soit bien changé.... Quant à ce misérable bohémien, ajouta-t-il avec une indicible expression de rage en frappant sur le portefeuille où il avait replacé les papiers, je tiens ici la preuve qui doit le perdre et le conduire à la potence, et cette fois il ne m'échappera pas.

Puis il plaça le portefeuille sous son oreiller, posa près de son chevet son épée et ses pistolets, et, gagnant son lit, il attendit, plongé dans ses pensées, que le sommeil, qu'il sentait lent à venir, lui fermât enfin les yeux.

V

Au risque d'encourir une seconde fois les reproches du comte, Edouard d'Erbray s'était empressé, en rentrant au salon, de présenter à d'Availles les excuses de son père. Il attribua l'explicable emportement du vieillard à l'irritabilité de son caractère, impatient de la moindre contradiction, surtout lorsqu'il était d'avance nigri par de sourdes contrariétés. Il assura même son ami, bien qu'il osât à peine l'espérer, que le comte serait prompt à revenir et lui prouverait bientôt, par sa manière d'être à son égard, que sa conduite n'avait été dictée par aucun motif d'hostilité personnelle.

Mme de Tréveneuc voulut joindre ses excuses à celles de son neveu. Mais d'Availles, avec une franchise qui coupa

court à toute explication, protesta qu'il n'avait jamais pris à la lettre la procection du comte. Il s'accusa au contraire d'avoir été la cause involontaire de cette querelle et en exprima ses regrets.

Sachant toutefois qu'en raison du prochain mariage d'Edouard, il aurait de fréquentes occasions de se retrouver avec le comte, il se promit bien, s'il s'apercevait que sa présence lui fût importune ou désagréable, de saisir la première occasion de partir qui se présenterait, au besoin même de la faire naître. Mais ce ne fut pas sans une certaine tristesse qu'il pris cet engagement envers lui-même.

Il se plaisait déjà dans cette famille où il était à peine admis depuis quelques heures. Il avait été gagné par l'accueil qu'il y avait reçu ; il avait été séduit surtout par la grâce de ces trois femmes si différentes, mais si franchement bonnes et aimables toutes les trois.

Puis ces muettes et délicates prévenances dont on l'entourait lui étaient douces. Il lui semblait parfois, tant on lui rendait l'illusion facile, qu'il se retrouvait au milieu des siens après une longue absence, et il éprouvait un véritable serrement de cœur à l'idée de rentrer dans cette solitude austère où le meilleur de lui-même se consumait dans la tristesse ou l'ennui.

Cependant son évidente sincérité à mettre en oubli la grossièreté du comte eut bientôt ramené l'aisance et la gaieté. Ce ne fut que tard dans la soirée et après d'interminables récits qu'on envoya les deux voyageurs prendre un repos dont eux-mêmes n'éprouvaient plus le besoin, et lorsque le lendemain le déjeuner les réunissait, il leur sembla, tant l'intimité était déjà grande, que depuis des années l'habitude les rassemblait autour de la même table.

La journée s'annonçait magnifique, et d'Availles ayant dit un mot des deux bohémiennes qui la veille avait arrêté Edouard, Isidora proposa aussitôt une visite au camp de la tribu. La proposition fut acceptée et une heure après tous, sauf Mme de Trévenenc qui attendait le comte, partirent pour s'y rendre.

Pendant la traversée des jardins, la conversation devint générale. Mais à peine en furent-ils sortis pour gagner un sentier qui rejoignait la route à travers les champs, qu'Edouard prit le bras de Marguerite et l'entraîna doucement, tandis que d'Availles aidait Isidora à refermer la porte,

En se voyant seul avec cette dernière, le colonel la regarda en souriant ; et, lui offrant son bras :

— Je crois, lui dit-il, qu'il vous faudra vous contenter de ma société, si ennuyeuse qu'elle soit, au moins jusqu'au camp des bohémiens. Edouard a trop de choses à dire à sa cousine pour s'occuper beaucoup de nous ; et, d'ailleurs, pendant de pareils entretiens, la présence d'un tiers est toujours importune.

— Pensez-vous vraiment ce que vous dites, colonel ? demanda Isidora avec une certaine vivacité.

— Il me semble, du moins, qu'à sa place, ce sont là les sentiments que j'éprouverais.

— Mais, ces sentiments, vous croyez qu'ils sont bien ceux d'Edouard ?

— Certes, et j'espère que vous n'en doutez pas.

— Non, et pourtant je suis heureuse de vous entendre l'affirmer d'une manière aussi positive. Edouard était bien jeune lorsqu'il est parti. Puis c'était alors un enfant gâté, plein de bonnes et aimables qualités sans doute, mais un peu égoïste et

bien léger. Je vous le dis d'autant plus franchement, que vous avez vécu trop intimement avec lui pour ne pas vous en être aperçu. Il n'y aurait donc eu rien d'étonnant à ce que l'absence eût effacé ce grand amour qu'il manifestait alors et fait place à d'autres sentiments. Aussi n'étais-je pas, je l'avoue, sans redouter pour Marguerite une déception qui eût été grande. Ma mère elle-même partageait mes craintes, bien qu'elle n'en laissât rien voir.

— Ces craintes sont mal fondées, je vous le jure, et, en cela du moins, vous jugez mal Edouard. Je vous dirai même, si vous voulez bien me permettre d'user d'une franchise égale à la vôtre, qu'il m'avait semblé que si quelqu'un pouvait être accusé d'indifférence ou d'oubli, c'était bien plutôt Mlle Marguerite. Il y a du moins, dans sa manière d'être avec Edouard, une tranquillité et une réserve qui s'accordent mal avec les sentiments que vous lui supposez.

Isidora sourit.

— Il ne faut pas toujours juger sur les apparences, colonel, dit-elle doucement, et, quand vous connaîtrez mieux Marguerite, vous saurez quelle âme ardente et profonde couvrent ces apparences de froideur.

— Edouard pense de même, repartit d'Availles, et j'avoue que je n'avais pas attaché grande importance à son opinion. Je reconnais d'autant plus volontiers mes torts, que je désirais vivement la trouver fondée. Vous ne sauriez imaginer quelle heureuse influence cet attachement a eu sur l'esprit et la conduite d'Edouard. Il n'a pas seulement stimulé son ardeur à mériter la réputation qu'il s'est acquise. En le maintenant dans une sphère de sentiments purs et élevés, il l'a préservé des folies et des égarements où l'eussent certainement entraîné sa légèreté naturelle et son caractère emporté. De pareils engagements, contractés de bonne heure et fidèlement tenus, sont la meilleure des sauvegardes et aussi la plus douce des illusions.

Sans y prendre garde, d'Availles avait parlé avec une chaleur dont Isidora fut frappée. Un peu piquée des doutes qu'il avait manifestés sur Marguerite, elle ne laissa pas échapper cette occasion de s'en venger.

— Je vous crois sans peine, colonel, dit-elle en souriant ; vous en parlez trop bien pour ne pas parler d'expérience.

— Non, en vérité, répliqua-t-il ; c'est un bonheur que j'ai toujours ignoré.

Et, bien que ces paroles fussent dites simplement et sans amertume, il y eut dans son ton une tristesse involontaire qui n'échappa point à Isidora. Se rappelant la laideur du colonel, et craignant d'avoir étourdiment réveillé en lui de pénibles pensées, elle rougit et garda un silence embarrassé.

Le colonel vint à son secours en reprenant aussitôt la conversation. Mais soit qu'elle eût deviné juste, ou qu'il n'osât revenir sur le sujet délicat qu'elle avait abordé. Il lui donna sans transition un ton tout différent.

Ils venaient d'arriver au sommet de la côte du Val Maudit. De même que la veille, il avait été frappé de son air sinistre, il le fut en plein jour de son aspect sauvage et isolé ; et se rappelant qu'Isidora avait parlé des fréquentes promenades qu'elle faisait avec sa cousine aux alentours du château.

(La suite au prochain numéro).

UNE
AFFAIRE EMBROUILLÉE.

III

(Suite)

Quant au meunier, il était d'un caractère si craintif qu'il lui était impossible de se fâcher, et qu'il tremblait à l'idée d'une querelle.

—Contiens-toi, mon fils, voilà l'ivrogne qui s'approche! dit le fermier.

En effet, Marc s'approcha une pinte à la main, et dit à la jeune fille, en jetant à Urbain un regard de défi :

—Si je ne puis boire à votre bonheur incertain, Cécile, du moins je bois à votre santé. *A vous!*

La jeune fille ne dit mot et tous se tinrent immobiles.

—Allons, trinquez avec moi, Cécile, je le veux!

—Trinque, mon enfant, lui dit son père.

Cécile regarda son fiancé.

Celui-ci fit un signe de refus.

—Quoi! vous osez l'empêcher de me rendre raison? gronda Marc en grinçant des dents. Croyez-vous donc être déjà marié? Ah! ah! il passe beaucoup d'eau par la Senne en un jour. Nous verrons.

—Cécile Roosens est ma fiancée, vous n'avez rien à faire avec elle, dit Urbain en se contenant; passez votre chemin et tuez-vous à boire si vous voulez; mais laissez les honnêtes gens en paix.

—Elle boira avec moi! rugit Marc.

—Elle ne boira pas! répliqua le jeune Couterman.

Marc vomit un blasphème et leva sa pinte de grès sur la tête de son rival... mais tout à coup il tomba en arrière, et sa pinte lui échappa de la main. Se relevant aussitôt, il vit avec une stupeur mêlée de honte, que c'était Blaise, le domestique, qui l'avait fait tomber en le prenant par les jambes. Il saisit le pauvre bossu par la gorge, le souleva de terre, et le jeta à quelques toises plus loin sur le gazon.

Blaise hurlait d'une façon lamentable, et chacun croyait qu'il avait quelque membre cassé.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Les villageois et même les archers accoururent de tous côtés, les plus forts entourèrent Marc, et le réduisirent à l'immobilité, malgré ses efforts désespérés pour se jeter sur Urbain. Il était surtout furieux contre Karl, le fils du sacristin, qui le tenait à bras le corps.

Les cris de détresse de Blaise avait fait sup-

poser au maire qu'une rixe violente s'était élevée. Il arriva sur les lieux avec son garde champêtre, et ordonna à Marc de se tenir tranquille et de répondre à ses questions. Mais Marc était comme enragé et jurait si effroyablement que le maire lui fit lier les mains sur le dos pour qu'on pût l'enfermer dans le souterrain du château.

Pendant qu'on exécutait ces ordres, survint l'amman auquel on était aller annoncer au *Cygne* le danger que courait son neveu.

L'amman exerçait sans doute une grande influence sur Marc, car il lui suffit de quelques paroles pour le calmer et lui faire promettre de s'abstenir de toute violence.

Là-dessus l'amman intercédait en sa faveur, et s'engagea à le ramener à D'worp, et à veiller sur lui toute la journée.

Comme Blaise s'était levé et qu'il n'avait rien de cassé, le maire céda aux prières de l'amman; et celui-ci, suivi de loin d'une troupe de villageois curieux, quitta Beersel avec son neveu.

Le tir avait été interrompu, et la plus grande confusion avait régné sur la plaine. Les amis et connaissances de Roosens et de Couterman les avaient entourés et s'efforçaient de les rassurer, si, contre toute apparence, Marc osait reparaître sur le pré, ils se mettraient tous ensemble contre lui et l'empêcheraient bien de recommencer ses violences.

Les tambours rappelèrent les archers, et le concours continua.

Cécile était encore toute tremblante; mais Karl s'approcha d'elle et lui dit :

—Rassurez-vous, nous sommes délivrés de ce forcené. Son oncle l'amman l'a emmené à D'worp. Pendant ces trois jours de fête Marc ne peut pas revenir à Beersel, sinon le maire le jettera immédiatement en prison. Ne doutez pas de mes paroles; j'ai suivi Marc, et je l'ai vu disparaître avec son oncle dans le chemin de D'worp.

Cette bonne nouvelle dissipa toute inquiétude.

—Mais où est le pauvre Blaise? est-il blessé? demanda Cécile.

—Non, on croit qu'il est faible, mais il est dur comme du bois. Je l'ai rencontré d'abord près du *Cygne*, et plus tard je l'ai vu près de la ferme de votre oncle. Lorsque je lui ai demandé s'il ne revenait pas au tir, il ma répondu en souriant qu'il avait besoin de se promener et de prendre l'air. Il ne lui manque rien, et je crois même qu'il est fier de son exploit; car c'est lui qui a renversé le terrible Marc.

—Le pauvre garçon a peut-être préservé Urbain d'un mauvais coup.

—Oui, ma chère, dit Urbain, nous lui devons

de la reconnaissance, et nous n'oublierons pas son dévouement.

Une longue acclamation retentit : l'oiseau-roi venait de recevoir un si furieux coup de flèche qu'il vacillait sur sa broche de fer.

Cela enflamma le courage des tireurs et tous se mirent à viser l'oiseau-roi qui, bien que souvent touché, resta pendant une heure encore à la pointe de la perche.

Les archers commençaient à murmurer, et à dire qu'on l'avait enfoncé trop fort : déjà le soleil descendait à l'horizon.

Enfin un joueur plus heureux atteignit en plein l'oiseau-roi qui tomba en tournoyant sur le gazon.

Tout le monde entoura le vainqueur pour le féliciter. La fête était finie. Beaucoup de gens se disposaient à partir.

L'oncle de Cécile avertit ses invités que l'heure du souper était sommée depuis longtemps, et qu'ils avaient à le suivre sans retard à la ferme.

Le père Couterman, prévoyant bien qu'il pourrait s'attarder à souper, chargea un de ses amis, Vervliet, d'annoncer à sa femme qu'Urbain et lui ne rentreraient probablement que très-tard, vers dix heures; qu'elle ne devait donc pas s'inquiéter.

Chemin faisant ils rencontrèrent Blaise. On le félicita de sa courageuse action, mais il répondit à peine; il paraissait de très-sombre humeur, quoiqu'il n'eût aucune lésion.

—Tu dois avoir faim, j'en suis sûr, dit l'oncle de Cécile. Viens avec nous, j'aurai soin qu'on ne te laisse manquer de rien et qu'on te serve à boire tant que tu voudras. Tu fera kermesse à la cuisine avec mes domestiques.

Déjà un certain nombre d'amis et de connaissances étaient réunis à la ferme. Aussitôt les présentations commencèrent. Urbain et Cécile durent recevoir les félicitations de chacun des invités et répondre à leurs protestations d'amitié et de sympathie.

Quelques minutes après, ils étaient assis, au nombre de plus de vingt, autour de la grande table.

Les mets furent nombreux et abondants: boudins, rôtis de veau, gigot de mouton, poulets, jambon et riz au lait doré au safran.

Pendant longtemps on but du faro et du lambic, puis on passa au vin de Bordeaux et au vin blanc de Tours. Tant que l'on mangea, la conversation languit; les plats immenses sortaient de la cuisine et disparaissaient en un clin d'œil. Mais une fois que des six énormes poulets il ne resta plus que les carcasses dénudées, on commença à fêter plus vivement les bouteilles, et les langues se délièrent.

Chacun voulait boire à la santé des fiancés. On vanta la beauté et la gentillesse de la cousine Cécile, la bonté et l'activité du futur cousin, et l'on fit pour eux les plus ardents souhaits de bonheur. Puis les plaisanteries allèrent leur train, et l'assistance éclata de rire. Un jeune parent de Cécile chanta une chanson de noce, dont les paroles, quoique depuis longtemps connues de tout le monde, firent perler une larme dans l'œil de plus d'un convive.

Marc était oublié comme s'il n'avait jamais existé. La gaiété régnait sans partage. Le cœur de Cécile battait d'orgueil et de bonheur; car tout ce qui se faisait et se disait là, était en l'honneur de son fiancé.

La chaleur du vin semblait rendre aux vieillards la vivacité de la jeunesse, et réveiller leurs plus agréables souvenirs. Tout le monde était heureux.

Néanmoins, le père Couterman disait déjà qu'il se faisait tard, et qu'il devrait bientôt quitter la compagnie. Il avait promis à sa femme de rentrer vers dix heures, et il en était plus de neuf.

Cécile qui, suivant sa coutume, devait passer les trois jours de fête à la ferme de son oncle, ne retournait pas ce soir-là à D'worp; aussi tâcha-t-elle de retenir son fiancé le plus longtemps possible; car elle sentait bien qu'après son départ il n'y aurait plus de joie pour elle.

Le meunier, qui peut-être avait bu un coup de trop, s'efforça aussi de retenir le père Couterman, mais enfin il se leva en déclarant que rien au monde ne le ferait rester plus tard.

—C'est bien, dit le père Reosens, vous pouvez partir si vous voulez, moi je reste. *Il fait trop gai ici.* Ma femme sera encore levée: veuillez lui dire en passant que je couche ici, chez mon frère. Demain, au point du jour, je serai de retour. Elle grognera bien un peu, mais jusqu'à présent je n'en suis pas mort.

On échangea de fortes poignées de mains et Cécile rappela à son fiancé sa promesse de revenir le lendemain de bonne heure.

Dans la cuisine, Urbain appela son valet de ferme mais on lui dit que, depuis plus d'une heure, Blaise était parti pour aller boire un dernier verre au *Cygné*.

Cela les embarrassa, et Urbain voulait retourner dans la salle du festin pour attendre Blaise; mais le vieillard déjà mécontent parce qu'il était si tard, répondit qu'il valait mieux aller le chercher au cabaret.

A peine avaient-ils fait quelques pas hors de la ferme qu'ils virent leur valet se glisser hors du taillis comme un voleur et venir dans le chemin.

—Que fais-tu là? d'où viens-tu? demanda le fermier étonné.

—Je suis encore troublé de l'événement du tir, répondit-il. J'ai besoin d'air, maître, et je me suis promené un peu dans les champs. Il fait clair de lune.

—Tu ne ressens pas de mal, n'est-ce pas, Blaise? Sans cela il faudrait le dire. As-tu bien bu et bien mangé?

—Je n'ai aucun mal. J'ai mangé, outre les boudins et le veau rôti, un poulet presque tout entier.

—Allons, allons, assez causé, vite en route! grommela le père Couterman. Il fait clair de lune maintenant, mais là-bas, au-dessus de Loth, je vois un gros nuage qui pourrait bien nous arroser... et nous avons nos plus beaux habits.

Et il partit d'un pas si rapide que les autres avaient peine à le suivre; et qu'Urbain, qui avait envie de causer encore, dut y renoncer, — faute de souffle.

Après une demi-heure de cette marche forcée, il dit enfin :

—Mais, père, où courez-vous ainsi? cela ne viendra pas à cinq minutes près, le pauvre Blaise doit être à bout de forces. Marcher ainsi sans dire un mot, ça n'est guère amusant quand on a le cœur plein.

—Ne vous occupez pas de moi, dit Blaise, je ne suis pas fatigué.

—Mais, mon fils, tu rêves sans doute, répliqua le vieillard mécontent. Ne vois-tu pas que le nuage noir est déjà presque sur nos têtes? N'en doutes pas, il vas pleuvoir. Et que dira la mère si nos bons habits sont gâtés.

Ils pressèrent encore leur marche, et bientôt Urbain sentit que son père avait raison. La lune disparut tout à coup derrière le gros nuage et la pluie commença à tomber. Bientôt il fit si noir qu'on ne voyait presque plus devant soi.

Ils approchaient du bois des Réguines et pouvaient être à un quart de lieue de leur demeure, lorsque, en passant dans un creux très profond, ils crurent entendre un bruit singulier dans les taillis qui le bordaient. On eût dit un homme ou un animal se frayant un chemin dans le feuillage. Ils s'arrêtèrent étonnés.

—Qu'est-ce que cela peut être? Arrête, Urbain, écoute! dit le fermier.

Un sifflement aigu retentit derrière eux près du chemin.

Blaise s'élança en avant. Mais de ce côté aussi on entendit siffler.

—O mon Dieu! des voleurs, des meurtriers, balbutia le domestique en se réfugiant dans les jambes de ses maîtres. Ils vont nous tuer.

—Il y va de notre vie, Urbain, murmura le vieillard. Mets-toi derrière moi. J'ai mon couteau ouvert dans ma main.

—Moi aussi, père, répondit Urbain, laissez-moi

me placer devant; moi vivant, nul ne vous touchera.

—Une voix terrible s'éleva du taillis et cria :

—Ils sont dans le filet! Tombez dessus; tuez-les!

—Ciel, Marc! mon ennemi! s'écria Urbain. Si l'un de nous deux doit tomber...

—Que ce soit le méchant ivrogne, gronda le fermier; mon couteau...

Mais il n'avait pas achevé, qu'ils virent dans les ténèbres une forme humaine accourant à eux.

—Arrière, arrière! s'écria le vieillard avec force. Le premier qui approche, je le saigne.

Un coup terrible fut porté. Blaise poussa un hurlement de douleur... mais au même instant l'assaillant tomba à la renverse en criant :

—Aïe! Aïe! Ils m'ont percé le cœur. Ah! je meurs! Et comme si ce cri de détresse avait subitement refroidi la rage des autres, quelques-uns s'enfuirent en criant: Au meurtre! au meurtre! au secours! Des autres, au nombre de dix au moins, essayèrent de relever leur compagnon blessé, et l'appelèrent par son nom, dans l'espoir qu'il pourrait encore leur répondre.

—Venez, venez, père, quittons cet horrible lieu! dit Urbain au bout d'un instant.

Il prit le vieillard par la main et l'entraîna en avant; mais à peine avaient-ils fait cinquante pas que six des compagnons de Marc accoururent, et les saisirent par les bras et les épaules. Un d'eux leur dit :

—Vous êtes d'infâmes meurtriers. Vous avez transpercé le pauvre Marc de vos couteaux. Il est mort. Nous devrions vous assommer ici, mais non; votre châtiment ne serait pas assez terrible; vous mourrez à la potence, sur la roue! Nous vous conduisons en prison. Le drossart fera justice de votre affreux attentat!

Le père Couterman et Urbain se laissèrent conduire, pousser et bousculer sans rien dire, sinon qu'il n'avait fait que défendre leur vie menacée; mais les autres soutenaient que Marc avait seulement eu l'intention de provoquer Urbain et de vider leur querelle à coups de bâton. Ils étaient donc bien des meurtriers, puisqu'ils avaient joué du couteau.

Après ce court échange de paroles, le fermier et son fils gardèrent le silence. Sans doute ils sentaient toute l'horreur de leur situation, car ils pleuraient à sanglots. A peine de temps à autres, entendait-on ces exclamations entrecoupées de gémissements: Mon pauvre père... Mon malheureux fils!

Arrivés au château, ils furent enfermés sous une des deux grandes tours. Le gardien montra deux portes noires et dit :

—Le fermier ici ; son fils là. C'est l'ordre du drossart : on ne peut pas enfermer deux prévenus dans le même cachot.

Alors les deux prisonniers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'écrièrent en fondant en larmes :

—Mon père, prenez courage : Dieu ne vous abandonnera pas !

—Mon pauvre fils, ne désespère pas : nous avons défendu notre vie. Le tribunal des Échevins sera juste.

—Ma mère ne mourra-t-elle pas en apprenant ce malheur ?

—Si, du moins, nous étions là, mon fils, pour la soutenir et la consoler ! Mais Blaise sera déjà rentré. Il est si imprudent ! Ah ! ma pauvre femme, vous avez déjà reçu le coup. Que Dieu vous soutienne !

Ils furent séparés violemment et enfermés chacun de son côté.

Le vieux fermier se laissa tomber sur la paille humide, et se mit à pleurer en implorant la protection divine. Il faisait complètement noir dans son cachot ; aucune lumière ne venait du dehors.

Bientôt il entendit des bruits lointains, et le sol frémit sous le roulement de nombreuses charrettes, ce qui lui fit supposer qu'il faisait jour depuis longtemps ; mais comment le savoir dans ces affreuses ténèbres ?

Il ne s'était cependant pas trompé, car la porte de son cachot s'ouvrit, et livra passage à la lumière du jour.

—Père Couterman, dit le géolier, vous êtes libre, et vous pouvez rentrer chez vous.

—Libre ! je suis libre ! Merci, mon Dieu, pour ma pauvre femme.

—Votre fils reste prisonnier, puisque c'est lui qui a fait le coup. L'amman a été ici et l'a visité dans son cachot. Il m'a donné l'ordre de vous mettre en liberté.

—Urbain s'est accusé lui-même ?

—Je n'en sais rien. Mais comme le cadavre ne porte la trace que d'un seul coup, c'est sûrement votre fils qui l'a donné.

—Hélas ! sortir seul d'ici ! Mais nous avons défendu notre vie ensemble et nous sommes tous deux innocents ou coupables.

—Oui, c'est ce que le drossart recherchera. Il viendra probablement ici demain.

—Laissez-moi embrasser mon pauvre fils, je vous en supplie.

—Personne ne peut-être admis auprès de lui.

—Mais moi, son père ?

—Personne au monde : l'amman l'a strictement défendu.

Le fermier avait posé sa main sur son front et semblait réfléchir profondément. Comme il

restait immobile, le géolier lui dit :

—Allons, allons, pas de bêtises. Rentrez chez vous, père Couterman, et consolez votre femme : c'est un rude coup pour elle.

—Oui, oui, vous avez raison, gémit le vieillard. Menez-moi dehors, je suis un messager de malheur, mais je vole...

Et sans attendre son guide, il monta l'escalier en courant, et s'enfuit hors du château.

IV

Le soleil n'était pas encore sur l'horizon, mais déjà l'on entendait çà et là un oiseau gazouiller sa chanson du matin.

Dans la ferme du père Couterman, les vaches commençaient à mugir et les pores à grogner, mais au-dessus de tous les bruits résonnait le chant aigu du coq, éveillé par l'appel incessant d'un coq voisin.

Nul autre son ne troublait le silence de la ferme. La mère Couterman, après un sommeil agité, descendit de sa chambre et regarda de tous côtés, comme si elle cherchait quelqu'un.

—Pas rentrés ! soupira-t-elle ; que peut-il être arrivé, ô ciel ! Mais Blaise est peut-être à l'écurie ; il doit savoir...

Et ce disant, elle sortit et ouvrit la porte de l'étable. Mais elle eut beau appeler son valet de ferme, personne ne répondit.

—Lui non plus ! je meurs d'inquiétude, murmura-t-elle. Le vilain rêve m'a troublé ; je suis toute tremblante ! O Dieu, je vous en supplie, faites que ce ne soit qu'un rêve.

Lorsqu'elle rentra dans la maison, elle y trouva la servante qui venait de descendre, et qui allumait le feu.

—Thérèse, dit-elle, personne n'est encore de retour. Je crains un malheur !

—Mon Dieu, maîtresse, comme vous êtes pâle ! répondit la servante. Ne vous troublez pas ainsi. Vous avez tort, j'en suis sûre.

—Je n'en puis rien, Thérèse. Depuis que je connais le fermier c'est la première fois qu'il passe la nuit dehors.

—Mais aussi, c'est une circonstance comme on n'en voit guère, une fête, un souper chez l'oncle de Cécile avec des parents et des amis. Le père Roosens ne regarde pas à une bouteille ; ça devait être un joyeux festin... et qui sait si le fermier résiste bien au vin ? Les amis l'on retenu. Je suis sûre qu'il rentrera bientôt.

Ses pasoles ne semblèrent pas faire beaucoup d'effet sur la fermière, car elle leva les yeux au ciel et soupira profondément.

—Allons, vous n'êtes pas raisonnable, fermière, reprit la servante. Quand notre voisin Vervliet est venu nous dire hier au soir que le

fermier et Urbain restaient à souper chez l'oncle de Cécile, ne vous ai-je pas dit tout de suite qu'ils rentreraient sans doute bien tard ? Ils se sont laissé retenir si longtemps qu'ils auront couché là, sur le conseils de leurs amis. Il pleuvait cette nuit. Ils seront restés à Beersel pour ne pas gâter leurs beaux habits.

—Ah ! vous êtes heureuse, Thérèse : Si je pouvais être tranquille comme vous ! répliqua la fermière. Mais je n'ai pas dormi de toute la nuit, et j'ai rêvé de si vilaines choses que je n'ose pas vous raconter les affreuses visions qui m'ont donné la sueur froide. Je frémis encore de tous mes membres.

—Je le crois bien, c'est la rencontre avec le méchant Marc sur la plaine du tir, n'est-ce pas ? Quand notre voisin Vervliet vous l'a racontée, je tremblais aussi comme une feuille. Mais tout a bien fini, et l'amman a ramené son neveu à D'worp. Il n'y avait plus rien à craindre de lui.

Tout en bavardant, la servante continuait son ouvrage ; elle allumait le feu, balayait le carreau et nettoyait la vaisselle ; la fermière l'écoutait avec distraction s'approchant de la fenêtre allant sur le seuil de la porte et regardant dehors avec anxiété ; puis elle rentra dans la chambre, trompée dans son attente et de plus en plus inquiète.

Elle se laissa tomber sur une chaise en poussant un soupir étouffé, et dit :

—Thérèse, je ne tiens plus sur mes jambes. Vous ne comprenez pas mon agitation ? C'est mon rêve affreux de cette nuit... Le fermier, Urbain et Blaise revenaient à la maison à travers les ténèbres. Tout à coup ils furent attaqués par Marc qui tenait un grand couteau à la main... J'ai entendu leurs cris de détresse. retentir dans mon cœur ; je les ai vu tomber, j'ai vu leur sang couler... Et je ne tremblerais pas ? Et je ne mourrais pas d'effroi ?

La servante s'approcha de sa maîtresse et lui prit la main :

—Mais, chère maîtresse, où sont donc vos esprits ? Que peut Marc contre trois hommes ? Et l'amman n'avait-il pas assuré qu'il empêcherait son neveu de quitter la *Pomme d'or* ? Le fermier et Urbain ont couché à Beersel. Ils sont maintenant en route pour revenir. Je parie qu'ils descendent déjà la colline. Ah ! j'entends quelqu'un. C'est eux, pour sûr.

Toutes deux se levèrent avec un cri de joie et s'élançèrent pour sortir ; mais elle furent déçues lorsqu'elles virent paraître dans la baie de la porte la boutiquière de D'worp.

—Pas d'empêchement ? dit-elle. Ah ! pauvre mère Couterman, je déplore votre malheur ; mais il ne faut pas désespérer...

—Mon malheur ? mon malheur ? répéta la fermière, pâlisant. Par pitié, parlez, que voulez-vous dire ?

—Vous ne savez donc rien ? demanda l'autre étonnée. Blaise ne vous a-t-il pas raconté ce qui s'est passé cette nuit ?

—Nous n'avons pas encore vu Blaise répondit la servante. Parlez vite, mère Geerts, qu'avez-vous appris ?

—De terribles choses. Cette nuit, quand le père Couterman, son fils et le domestique revenaient de Beersel, ils ont été attaqués dans l'obscurité par Marc et quelques-uns de ses compagnons...

—Mon rêve ! gémit la fermière. Hélas ! Marc les a frappés de son couteau ?

—Non, non, ils n'ont reçu aucune blessure.

—Merci, merci, ô Dieu, vous avez exaucé ma prière ! s'écria la mère Couterman en levant les bras au ciel. Ah ! ils vivent !... Où sont-ils maintenant, mère Geerts ? Encore à Beersel ?

—Laissez-moi donc parler, dit la boutiquière, vous allez tout savoir. Mais soyez forte, car vous êtes assez malheureuse. Il y a un mort.

—Blaise, le pauvre Blaise ? gémit la servante en portant son tablier à ses yeux.

—Mais non, le mort est Marc.

—Marc mort ? Ciel ! qu'allons-nous apprendre ? dit la fermière dont la subite pâleur attestait qu'elle devinait une partie de la vérité.

—Si vous ne restez pas calme, fermière, je n'ose pas continuer, dit la boutiquière. C'est bien malheureux, en effet, mais ils défendaient leur vie, et s'ils ont abattu l'ivrogne furieux...

—Quoi ! mon mari, mon fils, ce seraient eux qui...

—Oui, avec leurs couteaux.

—Ciel ! et où sont-ils ? où sont-ils donc ?

—Ils sont prisonniers dans le cachot, sous le château.

Un cri d'angoisse retentit dans la chambre. La mère Couterman cacha sa figure dans ses mains ; un torrent de larmes coula sur ses joues, et elle ne cessait de crier :

—Mon pauvre mari, mon malheureux fils ! En prison, comme des scélérats, des meurtriers ! Ah ! Dieu miséricordieux, ne nous abandonnez pas. Nous n'avons pas mérité un sort si affreux...

Elle se laissa tomber sur une chaise en gémissant.

—Ah ! quel bonheur, les voilà qui viennent ! s'écria la servante. J'aperçois là-bas notre maître.

Cette nouvelle inattendue rendit à la fermière toutes ses forces. Elle se leva d'un bond, courut à la porte, et sauta au cou de son mari.

—Thomas, Thomas ! vous êtes libres ! Ah !

le ciel soit loué, je puis encore vous serrer sur mon cœur ! Mais Urbain, où est-il ?... Vous ne répondez pas ? Hélas, hélas ! mon pauvre enfant !

—Soyez calme, ma chère Anne, dit le fermier en la ramenant dans la maison. L'affaire n'est pas si grave que vous le pensez. Nous devons en attendre le résultat avec confiance. Vous voyez bien que je ne perd pas courage ; au contraire, j'espère que cette triste aventure aura une heureuse fin.

Le père Couterman ne disait pas la vérité. Il dissimulait ses propres angoisses pour consoler sa femme. Cela se voyait assez sur sa figure blémie, car il fermait souvent les yeux pour comprimer ses larmes, et ses joues et ses lèvres tremblaient convulsivement.

Il fit asseoir sa femme, s'assit à côté d'elle, lui prit la main, et lui dit d'un ton très calme en apparence.

—Allons, prenez courage, Anne. Soyez sûre que vous n'avez pas lieu de craindre. Nous avons défendu notre vie menacée ; la loi donne à chacun ce droit-là. Naturellement ce malheureux événement doit être examiné par le drossart, pour que le tribunal des échevins puisse juger en connaissance de cause. Mais alors Urbain sera certainement libre ; et qui pourra nous faire honte de ce que, attaqués pendant la nuit, nous nous soyons défendus contre ceux qui voulaient nous assassiner ?

—Ils voulaient vous assassiner, ô ciel ! balbutia la femme dont l'angoisse s'était un peu dissipée.

—Blaise ne vous a-t-il pas tout raconté ? demanda le fermier.

—Blaise, Blaise n'est pas rentré ? répondit la servante.

—Pas rentré ? Blaise n'est pas rentré ! répéta le fermier avec un véritable effroi. Est-il possible ! Ah ! le pauvre garçon !

—Que voulez-vous dire, maître ? demanda la servante, lui serait-il arrivé malheur ?

—Je n'en sais rien, répondit Thomas tout pensif. Il a reçu, dans l'attaque de nos ennemis, un rude coup, et il a poussé un cri affreux. Et il n'est pas rentré ? Je n'ose pas dire ce que je pense.

La servante se mit à sangloter tout haut. Depuis de longues années Blaise était son compagnon ; il avait un si bon cœur et il était si serviable pour elle, que par la force de l'habitude elle le considérait comme un frère. Elle comprenait bien ce que craignait le fermier, et déplorait le sort du malheureux Blaise.

La femme Couterman n'avait guère pris garde à cet incident. Elle pleurait ; se lamentait et n'écoutait même plus les consolations que lui

prodiguait son mari et la boutiquière. Elle ne songeait qu'à son fils. Elle le voyait assis dans un sombre cachot, sur une botte de paille ; elle le voyait fondre en larmes, elle l'entendait soupirer et se plaindre, et répéter le nom de sa mère.

Tout à coup elle se leva et se dirigea vers la porte, pour aller, disait-elle, voir son pauvre enfant. Mais son mari la fit rasseoir, et lui affirma que sa démarche serait inutile, puisqu'il était sévèrement défendu de laisser entrer qui que ce fût dans la prison.

Le fermier recommença ses explications, et réussit du moins à calmer un peu sa femme. Elle cessa de sangloter tout haut, et se contenta de pleurer en silence. Le pauvre homme avait aussi le cœur bien gros, et il eût voulu se soulager en pleurant avec elle ; mais il fallait qu'il se contint pour la rassurer.

Tout à coup Cécile Roosens parut à la porte avec son père. Ils entrèrent et regardèrent tout le monde avec stupeur.

—Quoi ? Qu'est-il arrivé ? Où est Urbain ? demanda la jeune fille, frémissant d'inquiétude.

Leur arrivée inattendue, à pareille heure, avait tellement surpris les Couterman que personne ne répondit.

—Un petit paysan de Beersel est venu ce matin, au point du jour, à la ferme de mon oncle, dit-elle. Il a raconté qu'il y a eu, dans les ténèbres, un terrible combat entre Urbain et Mare, et même il a dit que Mare a été blessé, grièvement blessé par Urbain. Le petit paysan s'était sauvé de la bataille... Ah ! parlez donc, où est Urbain ?

Elle sauta au cou de la fermière et répéta les larmes aux yeux :

—Parlez ! votre silence m'effraie. Ma mère, dissipez mon inquiétude, où est-il ? où est-il ?

Nous sommes bien malheureux ! soupira la mère Couterman en serrant convulsivement la jeune fille contre sa poitrine. Mare est mort ; Urbain est en prison, sous le château.

Cette nouvelle frappa Cécile comme un coup de foudre. Elle se mit à pousser des plaintes amères, et comme l'épanchement de sa douleur donnait un nouvel aliment à celle de la fermière, les deux femmes se mirent à remplir la maison de gémissements qui arrachèrent des larmes à tous les assistants.

Enfin, épuisées, elles se laissèrent tomber sur un banc, pleurant et sanglotant dans le sein l'une de l'autre.

(La suite au prochain numéro.)

PROSPECTUS.

“**Le Canadien Illustré**,” tel est le titre de la publication que nous offrons au public aujourd'hui. Nous croyons remplir une lacune qui se fait vivement sentir, en publiant un journal bien rédigé et bien soigné en fait de littérature, et en donnant aux charmantes lectrices et aimables lecteurs des feuilletons qu'ils pourront lire pendant leurs heures de loisir de la semaine et du dimanche. Rien ne sera épargné pour en rendre la lecture attrayante, et, à cet effet, nous ne publierons que les feuilletons les plus nouveaux et les plus intéressants. Hâtons-nous de dire que la moralité présidera au choix de nos ouvrages; notre but est d'intéresser, mais non de pervertir, et nous disons, avec assurance, que les parents pourront, sans aucune crainte, permettre à leurs enfants la lecture de notre journal.

“**Le Canadien Illustré**” paraîtra une fois par semaine, le *Vendredi*, et sera distribué immédiatement. Le NUMÉRO-PROSPECTUS que nous publions cette semaine donnera une idée de notre programme littéraire, et nous sommes convaincus que sa lecture ne pourra que plaire; plus que cela, que celui ou celle qui l'aura parcouru et prendra note des ouvrages que nous publierons, tels que: *Phuold le Bohémien ou le Val Maudit* et *Une Affaire Embrouillée*, prendra de suite un abonnement au premier numéro qui paraîtra le 5 Mai prochain.

En outre, nous sommes heureux de pouvoir annoncer aux lecteurs, qui s'abonneront à notre journal, que nous avons tous les fonds nécessaires pour subsister pendant au moins deux ans. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté.

Si le public veut bien nous honorer de son bienveillant patronage, nous promettons qu'avant longtemps, nous leur donnerons une gravure pour chaque ouvrage qui sera en cours de publication. Nos gravures seront exécutées par les meilleurs artistes en ce genre, voulant que notre publication soit un succès. D'un autre côté, la modicité du prix de l'abonnement met “**Le Canadien Illustré**” à la portée de tout le monde. Qui ne peut disposer d'une piastre par année, pour 12 pages de matière à lire: à la fin de l'année il se trouvera propriétaire d'un très joli volume de 624 pages, contenant toutes sortes d'illustrations et sujets intéressants. Nous nous présentons avec confiance devant le public, et nous espérons qu'il saura reconnaître dignement les efforts et les sacrifices que nous nous sommes imposés, et que “**Le Canadien Illustré**” aura sa place marquée au sein de toutes les familles Canadiennes.



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,
Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

NOUVEAU MAGASIN

DE

Marchandises Sèches

190, Rue St. Joseph, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il a en main un assortiment considérable de Marchandises Sèches dans les derniers goûts.

Une visite est respectueusement sollicitée.

ALFRED VALIQUETTE.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Tous les numéros non vendus seront repris d'ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

Le Canadien Illustré

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues.

Les prix défient toute compétition.

J. B. BYETTE, Imp.